

Paysans de l'Aurès

Ce pays ne possède rien, rien que de tristes étendues, des rochers gris ou rouges, des pierrailles, et frappés sur ces paysages vides, des caravanes qui remontent du Sahara. Massifs fermés, encore peu perméables, c'est l'Aurès ou comme l'on disait naguère, les Aurès. Dans ces villages de pierre, rôtis par les soleils de milles étés, vit une race de paysans, vit ou plutôt fait escale, car tout au long de l'année, il faut faire et refaire les gestes du départ, rappeler le fils qui garde les chèvres, charger les mules, prendre la route.

C'est que pour le paysan de l'Aurès, il n'est pas comme ailleurs de domaine d'un seul tenant, profils et climat de sa terre montagneuse, le contraignent à cultiver ses divers champs dispersés au quatre coins du massif. C'est pourquoi sa vie semble être une continuelle errance.

Fermant la marche derrière cette menue caravane que guide sa femme et son aîné, abandonnant aux vieux parents la maison et les enfants en bas âge, il part aujourd'hui pour les labours comme il partira pour la récolte des figues ou l'irrigation des palmeraies car pour vivre, il lui faut du blé, et les terres à blé se trouvent sur les plateaux du Nord, les dates et les palmiers ne prospèrent que sur les plateaux du Sud, quelques légumes et quelques fruits, et les vergers n'existent que sur les terrasses de l'oued Abdi.

Deux jours de route, trois jours de routes, on traverse de funestes étendues où rien ne vient rompre le silence. On marche, tirant les mules ou portés par elles, et le soir, on fait halte sur un piton, où l'on dormira à la belle étoile, près d'un feu de brindilles.

A l'aube, on se remettra en marche, par ses sentiers en surplomb qui découvre d'autres lacets, montant et descendant des cotes sans fin, on arrive à un village pareil à tous les villages du pays Chaouia,

bâties pour la défense sur une pointe rocheuse autour d'un minaret de pierres sèches.

C'est un village qu'on connaît bien, qu'on retrouve plusieurs fois par an et où plusieurs fois par an, on vit quinze jours d'affilée. On a ici des habitudes, une baraque basse où l'on s'établit et dont on garde la clef. On y a même des amis. En sommes, on y est aussi chez soi. C'est simplement, le village du champ de blé. Et dans le village du champ de blé, la vie reprend aussi rude, aussi lente, aussi peu variée.

Semaines qui passe ramenant le marché ouvert en plein vent autour des bouchers établis à la plus haute place et pareils à des bourreaux autour d'un gibet. Semaines qui passent pendant lesquelles dans le vent qui rudoie les êtres et glace les rochers, on tirera la herse grossière qui écorche à peine le sol. Et puis, les labours faits, on abandonnera le village du champ de blé. On y reviendra pour les semailles, pour la moisson, et pendant l'intervalle, au rythme des saisons, on se sera mis en route vers le sud, vers la vallée de l'oued El-biod, où s'égrène un chapelet d'oasis.

Chaque paysan de l'Aurès y possède quelques palmiers qui assurent sa provision de dattes et le village de Roufi, invisible du plateau, s'ouvre tout d'en coup dans l'échancrure du défilé, avec ses maisons étalées le long de la falaise autour de son oasis, allongé au fond du précipice.

On sera à Roufi, le village des palmes, comme on était au village du champs de blé. Par les ruelles montueuses, on retrouvera les mêmes bavardages d'enfants et les mêmes pierres sèches d'une retraite faites seulement de quatre murs. Sur la terrasse, on mettra murir au soleil d'hiver les dattes de la récolte et, quand retournées chaque jour, les dattes seront parfaitement mûres, les travaux d'entretien accomplis, la vie aura coulé, des jours seront passés et la route à nouveau sera ouverte.

Emportera-t-on toute la récolte ? Non, il faut bien laisser ici la nourriture nécessaire au prochain séjour. On la déposera dans l'une de ses guélaa, les greniers publics de l'Aurès où chacun peut avoir ses réserves à l'abri des voleurs. Etranges guelaa, posées comme celle-ci à l'extrême bord d'une falaise ou dressées comme des bouques menaçants au sommet d'une montagne.

Elles furent autrefois les forteresses des villages quand Les disputes des tribus jetaient les Aurès dans une insécurité perpétuelle. Rompue, démantelée, elle reste maintenant comme les témoins vertigineux des époques de sang.

Ainsi ces restes qui dominant le rocher de la Kahina, dernier refuge de la résistance berbère aux temps très anciens de l'invasion arabe. Ile étonnante séparée de la falaise par un séisme et ceinturé de greniers troglodytes.

De nouveau sur les routes, et c'est aujourd'hui Menaâ qui se découpe au sommet de sa colline. Ménaâ le pays des vergers. Chacun des Chaouia de l'Aurès possède ici quelques figuiers, quelques noyers, quelques légumes, le tout clôturé de cactus qui, le printemps venu, s'illumine de fleurs étonnantes. Extraordinaire printemps de Menaâ. Les fleurs forment aux rochers de tendres parures. Les ruisseaux gonflés par les neiges réfléchissent un ciel pur. La vie y passe.

Chaque jour au village, les fillettes ramènent de grandes brassées d'herbage et sortent pour les porter au marché des citrouilles éclatantes. Et l'année tourne. Il faudra retourner au village du champ de blé. C'est la moisson, la récolte, la promesse de la vie pour ce paysan pèlerin qui ne peut compter que sur ses pauvres domaines répartis sur les axes de la rose des vents.

Mais la mince moisson de ces vallées rétrécies donne au paysan d'Aurès le pain et la joie en même temps, car, la dernière brassée coupée amène le temps des réjouissances, ces jours de fêtes rituelles, qui célèbrent le travail accompli et, au signal de la

dernière gerbe, répondent sans tarder les pétarades et les musiques.

Voici venu le temps où chaque déchra s'emplit de dance et de musique, où les robes les plus éclatantes sortent des coffres, où les colliers de pièces d'argent s'augmentent de rang. Le temps enfin où l'on reste au village.

Plus tard, il faudra rebatte les mules, reprendre la route vers le village du champ de blé ou vers le village des palmes mais pour l'instant rien n'existe plus pour la paysan de l'Aurès. Rien que devant un cirque de montagne, une ballerine hiératique, presque immobile, qui semble danser pour l'éternité.